Mouvances Francophones

Francophonies canadiennes,
héritages,
& questions de langues
dans l'écriture (post-)coloniale

Dir. Servanne Woodward

Volume 6, Issue-numéro 2 2021

La poésie de Rita Mestokosho :
entre passé et présent.
Dynamique d'une quête existentielle

Sébastien Aimé NYAFOUNA
nyafouaime@gmail.com

DOI: 10.5206/mf.v6i2.13893

La poésie de Rita Mestokosho : entre passé et présent. Dynamique d'une quête existentielle

Nous partons d'une remarque de François Paré : « Je ne crois pas qu'il soit possible d'écrire une œuvre où les lieux d'appartenance identitaire ne constituent pas déjà un tracé de lecture [...] »¹. Ce constat permet de mieux comprendre la démarche littéraire de Rita Mestokosho d'autant plus que sa poésie est fortement ancrée dans le Grand Nord québécois². Chaque poème en lui-même constitue un tableau, une fenêtre ouverte sur ce territoire chargé d'histoires. Mestokosho nous donne à le revisiter, à le parcourir : « La poésie de Rita Mestokosho : entre passé et présent. Dynamique d'une quête existentielle ». C'est justement par ce titre que nous envisageons d'aborder son recueil *Comment je perçois la vie, Grand-Mère : Eshi uapataman Nukum*. Patrick Chamoiseau a déjà décrit ce qu'est écrire sous une perspective de dominé³. Dans le cas de Mestokosho, l'écriture a une fonction réparatrice : elle guérit, elle libère, elle transforme, elle reconforte, elle réconcilie pour ainsi dire le sujet blessé dans son âme avec lui-même. De plus, il devient pertinent de nous intéresser au rapport que la poétesse entretient avec la langue française. Nous verrons enfin que la poésie mestokoshoenne a cette particularité de célébrer le monde. Dans le calme de la nature, rien ne passe inaperçu ; tout fait sens, et il s'agit de révéler, par la poétique des mots, la singularité de chaque être qui s'y trouve.

I. Écrire pour se retrouver, écrire pour « se réparer », écrire pour se dépasser

Comme toujours chez Rita Mestokosho, l'écriture porte les stigmates d'une blessure originelle. Si certains poèmes sont source d'exaltation, d'autres sont empreints de mélancolie. Manifestement, chaque mot, chaque vers de la dernière catégorie traduit l'expression d'un déchirement intérieur, celui du peuple innu foncièrement dépossédé de sa Terre-Mère par ces « hommes machines » (Mestokosho, 49). Ces derniers, que l'auteur choisit de ne pas nommer explicitement, renverraient aux colons « usurpateurs ». En effet, leur contact destructeur opprime sensiblement la « façon d'être et d'agir » (*ibid.*, 15) des populations du Grand Nord. Dans cette perspective, Deni Ellis Béchard et Natasha Kanapé Fontaine reviennent, à leur tour, sur les séquelles de cette violente insurrection des consciences : « Le colonialisme québécois qui existe aujourd'hui n'est plus de nature politique à proprement parler, mais transite essentiellement par l'économie et aussi beaucoup, encore, par les mœurs et la culture⁴. »

Comme nous venons de le lire, la déstructuration des modes et manières d'être *autochtones* est plus que bouleversante, en ce sens qu'elle provoque une durable perte de repères aux conséquences multiples. Que dire de ce cancer ? Qu'on l'appelle violence, qu'on l'appelle acculturation, qu'on l'appelle mirage, qu'on l'appelle précarité, ce fléau ne cesse de décimer à petit feu les cultures autochtones :

Nous vivons entre deux mondes, le moderne et le traditionnel. L'équilibre entre les deux n'est pas facile car notre terre traditionnelle est toujours menacée par la destruction des grosses compagnies forestières,

¹ François Paré. *Théories de la fragilité*. Ottawa (Ontario) : Le Nordir, 1994, p. 12.

² Rita Mestokosho. *Comment je perçois la vie, Grand-Mère : Eshi uapataman Nukum*. Recueil de poèmes en innu et en français. Göteborg : Beijbom Books, 2010, 69 p.

³ Patrick Chamoiseau. *Écrire en pays dominé*. Paris : Gallimard, 1997, 316 p.

⁴ Deni Ellis Béchard & Natasha Kanapé Fontaine. *Kuei, je te salue : conversation sur le racisme*. Montréal (Québec) : les Éditions Écosociété, 2016, p. 45.

des barrages hydroélectriques et les mines. Notre vie et notre survie sont attachées à celui des rivières, des forêts et des lacs. (Mestokosho, 71)

Partagé dans son âme entre l'ancien temps des aînés (plus réactionnaires) et le goût pour le renouveau (incarné par la jeune génération), l'Innu se retrouve dans un entre-deux culturel angoissant qui l'aliène considérablement. Au sens où l'entend le poète-cinéaste et essayiste Pierre Perrault, l'aliénation ne serait rien de moins que « la privation du privilège d'élaborer une vision du monde⁵ », puisque, dans le cas qui nous préoccupe, le dominé oublie parfois son être propre, ses valeurs et, en quelque sorte, tout ce qui le fonderait en revêtant le manteau du dominant sans être dominateur. Daniel Chartier revient sur les figures littéraires qui, d'une manière générale, parcourent l'espace nordique :

Plusieurs figures et personnages qui peuplent les récits nordiques évoquent le déplacement, le parcours et la relation de l'être au territoire. Que ce soit les personnages autochtones (amérindiens, inuits, métis ou lapons) ou scandinaves (vikings ou vagabonds, comme dans les romans de Knut Hamsun) qui vivent dans l'Arctique, les colons, chercheurs d'or, missionnaires, trappeurs et chasseurs du Nord historique, ou encore les personnages imaginaires des récits populaires (père Noël, ours polaire, monstre, iceberg et personnages surnaturels), tous se définissent par un mouvement ou un déplacement qui leur est propre. Le chercheur d'or *monte* au Nord en quête de richesse, le père Noël prévoit son *trajet* d'une maison à l'autre à partir du pôle Nord, l'Inuit *poursuit* la harde de caribous, le colon *repousse* les limites des régions habitées, etc.⁶

Les écrivains autochtones prennent position. Ils trouvent dans la littérature le seul moyen de s'exprimer, de se faire connaître aux autres, de se faire entendre, par-delà les frontières du Québec.

L'intimité d'un peuple, nous dit Amin Maalouf, c'est sa littérature. C'est là qu'il dévoile ses passions, ses aspirations, ses rêves, ses frustrations, ses croyances, sa vision du monde qui l'entoure, sa perception de lui-même et des autres, y compris de nous-mêmes.⁷

C'est en soi un instinct de survie que de prendre la plume. En tout état de cause, il serait déraisonnable de faire autrement, de se livrer à cette inféconde politique de l'autruche qui voudrait qu'on accepte impuissant l'inacceptable. Par conséquent, la littérature se fait espace de lutte où s'élabore intensément une parole libératrice lancée dans le tumulte du monde. L'engagement, au sens sartrien, refait surface. Nous n'avons pas besoin d'y insister. Face aux circonstances du moment, il est non négociable et s'impose inconditionnellement. Aux auteurs-chantres de leurs peuples de prendre leurs responsabilités. Jean-Marie Gustave Le Clézio⁸ confirme cette vue :

Aujourd'hui, au lendemain de la décolonisation, la littérature est un des moyens pour les hommes et les femmes de notre temps d'exprimer leur identité, de revendiquer leur droit à la parole, et d'être entendus

⁵ Pierre Perrault. *De la parole aux actes : essais*. Montréal (Québec) : l'Hexagone, 1985, p. 299.

⁶ Daniel Chartier, « Vers l'immensité du Grand Nord. Directions, parcours et déroutements dans les récits nordiques » in Rachel Bouvet, André Carpentier et Daniel Chartier (dir.). *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs : les modalités du parcours dans la littérature*. Paris ; Budapest ; Kinshasa [etc.] : l'Harmattan, 2006 p. 132.

⁷ Amin Maalouf. *Le dérèglement du monde : quand nos civilisations s'épuisent*. Paris : Bernard Grasset, 2009, p. 206.

⁸ Le recueil *Comment je perçois la vie, Grand-Mère : Eshi napataman Nukum*. Recueil de poèmes en innu et en français de Rita Mestokosho a été préfacé par Jean-Marie Gustave Le Clézio, avec le titre « La poésie de Rita s'adresse à nous tous ».

dans leur diversité. Sans leur voix, sans leur appel, nous vivrions dans un monde silencieux. (Le Clézio, « Épilogue », 74)

Cependant, il n'y a pas seulement des hommes dans cette noble entreprise pour la reconnaissance ; les femmes y prennent part également. L'activité d'écriture est affaire de tous. Se démarquant de tout paternalisme littéraire, Rita Mestokosho écrit librement comme elle l'entend, comme elle le ressent. À ce propos, la poétesse québécoise Hélène Dorion soutient cette idée :

Des femmes se sont penchées pour écrire, refaire un visage à la langue, au désir, à la poésie. Elles ont su donner un corps féminin à la démarche poétique. Sans territoire mais aussi sans frontière, l'écriture des femmes a circulé dans l'infini tremblement, rivant l'intime au collectif, faisant résonner le concret dans l'abstrait et brisant les cloisons des genres pour qu'y circule le féminin.⁹

Évidemment, « nous sommes aujourd'hui sur cette scène où plus rien désormais ne pourra se faire sans les femmes¹⁰. » En sa qualité de porteuse de cultures, Mestokosho est pleinement consciente de sa mission quant à la fécondation d'un lendemain meilleur : « Que vivre dans une communauté C'est apprendre jour après jour Quelle est ma véritable identité Dans l'espoir d'un meilleur jour » (Mestokosho, 57). La question identitaire n'est pas à exclure dans la lecture des poèmes de Mestokosho, elle constitue une évidence. Maurizio Gatti, dont les travaux portent sur l'autochtonie québécoise, fait à son tour cette observation caractéristique de la pleine nécessité de prendre la plume pour exister :

La littérature et le message des artistes peuvent en effet être aussi efficaces à long terme que la politique, voire davantage : ils ont le pouvoir de porter l'attention internationale sur des questions précises, mais plus fondamentalement de donner de la fierté et de la dignité. Subversifs, ils peuvent contribuer à consacrer une autonomie, une liberté expressive et mentale que les régimes totalitaires ou répressifs à travers le monde ont toujours essayé de contrôler.

La littérature amérindienne francophone du Québec est devenue désormais un domaine de connaissance qui contribue à la compréhension des réalités et des enjeux amérindiens et québécois.¹¹

La remarque de Gatti est assez pertinente pour permettre de saisir la portée du « message » des auteurs autochtones en quête de singularité. Ils espèrent, par l'art, par la littérature, par la danse, par le cinéma et par la musique être les porte-voix de leurs peuples. Ne perdons pas de vue le fait que le recueil *Comment je perçois la vie* se place aussi sous le signe de l'altérité. La poétesse promet : « je n'oublierai pas d'apprendre/ Et de partager aux autres » (57). Mestokosho refuse de se soumettre au repliement passeiste pour faire éclater les verrous de la haine. Elle se laisse envahir par le chant de l'apaisement et du pardon, avec une réelle conviction que l'ouverture prime toujours sur la fermeture. Ainsi, se dessine une voie de la diversité corrélée avec la réconciliation qui, remarquons-le, n'implique pas forcément une quelconque renonciation à soi, à ce qui nous fait, à ce qui nous définit, en un mot, à notre ontologie existentielle. En quoi songer à la poétique du divers au sens glissantien : « Le Divers renaît quand les

⁹ Hélène Dorion. *Sous l'arche du temps*. Paris : SNELA La Différence, 2005, p. 34.

¹⁰ Béatrice Slama, « De la « littérature féminine » à « l'écrire-femme » : différence et institution » in *Littérature*, 1981, n° 44, p. 65. Disponible en ligne : https://www.persee.fr/doc/litt_0047-4800_1981_num_44_4_1361 (page consultée le 23 mars 2021 à 15h11).

¹¹ Maurizio Gatti. *Littérature amérindienne du Québec. Écrits de langue française*. Montréal Québec : Hurtubise HMH, 2004, p. 25.

hommes se diversifient concrètement dans leurs libertés différentes. Alors il n'exige plus que l'on renonce à soi¹². » Certes, « écrire en français pour ne pas oublier [...] » (Mestokosho, 71), mais aussi et surtout écrire pour voir plus grand, entendons, pour se dépasser tout en restant soi-même, en adoptant « une vraie manière innue » (*ibid.*, 63): « Et puis vint un jour où je vis la lumière / Une lumière qui m'a invitée à me pardon-ner / Et même si l'on dit que le bonheur est éphémère / J'ai effacé de mon esprit le corridor sombre de mon passé, pour faire place à la lumière » (*ibid.*, 39).

Ces mots signent la préfiguration d'une nouvelle lueur d'espoir, « un souffle d'espérance » (*ibid.*, 17) qui contraste avec le grand abîme du passé, celui de la domination, celui du viol du territoire. Fondamentalement, écrire, c'est s'inscrire dans une posture de rencontre. La poétesse refuse systématiquement de se morfondre dans un éternel *lamento*. De ce fait, il est à signaler que le motif de la lumière — qui n'est pas sans rappeler *Uashtessiu, lumière d'automne*¹³, autre recueil coécrit avec le poète québécois Jean Désy — traverse de long en large tout le recueil. En cela, il ne peut qu'être révélateur de l'illumination de la conscience qui, transfigurée, va au grand « rendez-vous du donner et du recevoir¹⁴ », où le Nord et le Sud se rejoignent pour faire, dans la plus grande sincérité, l'éloge de la fraternité, celle de la pacification des cœurs. En clair, rien ne se fera sans cette faculté d'écoute des deux parties. En cela, l'écriture offre la possibilité de réenchancement du présent dans lequel autochtones et allochtones se retrouvent harmonieusement pour faire monde.

II. Une langue poétique à la croisée des cultures

L'inspiration de Mestokosho surgit de la pluralité des voix ancestrales chargées d'éclairer l'esprit pour la vitalité et la préservation des racines autochtones. Car, faut-il le rappeler, la poétesse s'est beaucoup nourrie de sa culture d'origine. Chez elle, la parole est écho ; elle résonne du fond des âges, comme nous pouvons le lire dans son poème « Née de la pluie » : « Je suis née de sons et de musique / Avec le rythme du tambour ancestral / Qui capture tout silence cynique / Et réchauffe ce froid théâtral » (Mestokosho, 55). L'écriture de Mestokosho et ses récits tout traversés par une importante charge orale, baignent dans les contes, les mythes et légendes qui ont bercé son enfance : « Tu me racontais des histoires » (Mestokosho, 67). Dans cet exemple, le « tu » fait allusion à Nukum, la grand-mère de la poétesse dont l'évocation ne peut qu'être rassurante. Telle qu'elle se pose, la situation d'énonciation témoigne ici d'une proximité affective rapprochant les deux êtres qui ne se quittent jamais quand ils ne sont plus du même monde. L'imparfait confirme l'absence de Nukum. Elle, la gardienne des traditions séculaires, n'est plus. Cependant, le dialogue vient donner chair à cette personne qui est si chérie de la poétesse. Nous en venons significativement à une poétique de l'absence pouvant, à tout moment, se convertir en une présence fulgurante. Formellement, l'échange participe à sa matérialisation. Le poème s'entend comme la prière rythmée d'une douce invocation. Après tout, l'adulte redevient l'enfant qui avait l'habitude d'écouter les sages paroles de Nukum, omniprésente dans l'écriture du recueil.

¹² Édouard Glissant. *L'intention poétique*. Paris : Éditions du Seuil, 1969, p. 101.

¹³ Jean Désy et Rita Mestokosho. *Uashtessiu, lumière d'automne: chronique*. 1 vols. Collection Chronique. Montréal, Canada: Mémoire d'encrier, 2010, 111 p.

¹⁴ « Je vais conclure. Marx et Engels nous ignoraient passablement. Teilhard nous invite, nous Négro-Africains, avec les autres peuples et races du Tiers-Monde, à apporter notre contribution au « rendez-vous du donner et du recevoir ». Il nous restitue notre être et nous convie au Dialogue : au *plus être*. », Léopold Sédar Senghor. *Liberté V : Le Dialogue des cultures*. Paris : Éditions du Seuil, janvier 1993, pp. 12-13.

Maintenant, revenons au titre *Comment je perçois la vie, Grand-Mère*. Celui-ci laisse entrevoir la vie telle que perçue par la poétesse, en ce qu'elle ne se dissocie pas de celle de sa grand-mère. Dès lors, une connexion s'établit entre deux sentiments et deux regards complices. En même temps, l'effet de la virgule est considérable : elle n'est pas exclusive comme on pourrait le croire à première vue, elle est plutôt inclusive. Ce signe de ponctuation sert à renforcer le contact qu'entretient Rita Mestokosho avec Nukum, et par-delà, avec ses aïeux lointains :

J'ai franchi la porte qui a détruit mon univers
Mais point de gens ne m'ont vu le faire
Car j'étais comme l'eau de la rivière
Qui gèle en hiver.
J'ai volé vers les terres éternelles de mes ancêtres
Et j'étais devenue l'enfant prodigue
Mon corps est ici mais mon esprit est là-bas
Loin, très loin dans les terres de mes ancêtres
Je leur parle les yeux ouverts, tout s'évanouit
J'ouvre les yeux pour apprendre à voler
Vers tous mes frères qui ont besoin de moi et de mon aide
Ma vie va vers l'avant (Mestokosho, 62)

La langue de Mestokosho est animée d'une énergie qui l'amène toujours à s'étendre vers des contrées nouvelles. Le livre, une fois publié, n'a pas à s'enfermer dans un territoire donné. Il est appelé à s'échapper, à se déposséder de son auteur pour tomber entre les mains d'un lecteur virtuel, le temps d'une incursion dans l'univers de la fiction. Ce dernier ne peut entrer en contact avec l'inconscient du sujet écrivant que par le biais d'une langue destinée à véhiculer la pensée et le message de l'écrivain. Le texte littéraire obéit à l'universalisation qui devient par cette occasion, texte-monde. Il est dépassement des catégories fixistes, survolant par-delà les frontières nationales, géographiques voire psychiques : « Lorsqu'un espace est ramené au 'territoire', qui incarne la spatialisation d'un ensemble politico-institutionnel tenu pour homogène, ou à la 'nation', qui est une historicisation de cet ensemble, il est fatalement régi par la stéréotypie¹⁵ ».

Ce que dit Westphal à propos des dangers de l'assignation spatiale peut être transposé à notre étude par un simple déplacement terminologique. Relativement, non sans forcer l'équivalence, nous substituons « espace » à « littérature ». Mestokosho n'a nullement choisi de figer linguistiquement son recueil. La richesse de celui-ci se mesure à l'aune de l'hétérogénéité et de la médiatisation qui trouvent leur expression aboutie dans la virtuosité d'une langue qui interfère avec les termes du terroir natal. Et ce, notre poétesse ne se prive pas de l'insérer dans ses poèmes. Bien entendu, il n'est pas dit que l'auteur doive absolument faire fi de son lieu d'origine pour être lu. N'oublions pas, à cet égard, qu'on écrit souvent en partant de sa propre expérience, ajoutée ou ajustée aux lieux et aux paysages familiers qui nous habitent. Ensuite, le recueil *Comment je perçois la vie* est disposé de sorte que la langue maternelle de la poétesse — l'innu aiamun — puisse côtoyer le français dans son écriture. Observons, pour illustration la disposition qui suit :

Shena tshitei
Tshika uapaten assi tshe nitshevikun
Tuta tshipuamuna tshetsbi inniimakaki

¹⁵ Bertrand Westphal. *La géocritique : réel, fiction, espace*. Paris : Les Éditions de Minuit, 2007, p. 234.

Tshika uapaten tshitinnun e minuashit. (Mestokosho, 16)

*Permits à ton cœur de s'ouvrir
Tu verras que la nature t'aidera
Permits à tes rêves de s'épanouir
Tu verras que ta vie changera...* (Mestokosho, 17)

La superposition des médiums linguistiques n'est pas innocente. Il faut dire que Mestokosho ne rejette pas la langue française. Elle espère, par cette judicieuse interférence de langues, atteindre un public plus large. L'œuvre ne s'appartient plus ; elle s'évade d'elle-même pour se soumettre à une logique de réappropriation par la lecture. D'où ce besoin d'écrire dans une langue autre que celle maternelle. Mestokosho n'y trouve aucun alibi. Elle est plus préoccupée à être lue et comprise par les autres. Partant de ce processus de circulation du texte, voilà ce qu'elle dit à ce propos : « Écrire dans une langue, la langue française est aussi une nécessité. Celle de pouvoir diffuser à un vaste auditoire nos préoccupations dans une langue poétique. » (Mestokosho, 71). Elle promeut la diversité des tons et des styles. Est-ce un truisme de retrouver dans son poème « l'arbre de la vie¹⁶ » des référentiels bibliques (« le troisième jour », « le cinquième jour », les « sept jours »)¹⁷ ? Bien sûr que non. À proprement parler, tous ces intertextes font écho avec le récit de la Genèse. Telle qu'elle apparaît dans le recueil, la référence au texte sacré enrichit considérablement l'ouvrage de Rita Mestokosho qui ne cesse de verser dans la célébration et la réconciliation avec le Monde, thème cher à la poétesse.

III. Une poésie de la célébration et de la réconciliation avec le Monde

Écrire revient aussi, dans une certaine mesure, à célébrer poétiquement le monde dans sa beauté. Celle-ci se saisit dans le creuset d'une alliance spirituelle entre l'ici et l'ailleurs, connectés par la rêverie poétique. On peut lire :

À travers mes rêves, ma mère
La Terre m'emmène dans l'autre monde.
Je voyage avec le Grand Esprit Éternel sur le dos de l'aigle. (Mestokosho, *Comment, op. cit.*, 38.)

Ces lignes mettent en relief une langue aux vibrations chthoniennes dont le souffle trouve sa résonance dans les abysses du monde. Les poèmes de Mestokosho font voyager le lecteur à travers le chant de la Terre, qui constitue son souffle et ses pulsations. Il s'agit alors de retrouver le parfum de la nature qui découle de la relation cosmopoétique entre les êtres. Poétiser, en effet, suppose de mettre en scène une vision holiste de l'existence par laquelle les choses et les êtres communiquent spirituellement. Dans le même élan, le rapprochement entre les hommes devrait déboucher sur un autre rapprochement, et non des moindres, celui de la grande ouverture au Monde. Dans ce cas de figure, nous ne sommes plus dans une logique cartésienne de la possession. On en vient, selon Michel Serres,

¹⁶ Rita Mestokosho, « L'arbre de la vie », in Maurizio Gatti, *Littérature amérindienne du Québec. Écrits de langue française*. Montréal (Québec) : Hurtubise HMH, 2004, p.94. / Genèse 2.9 « L'Éternel Dieu fit pousser du sol des arbres de toute espèce, agréables à voir et bons à manger, et l'arbre de la vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal. », *La Sainte Bible*, Version Louis Second 1910, Traduction d'après l'hébreux et le grec, Les Marais, F-26270 Lorient, France : Livr'Afrique, 2002, p. 10.

¹⁷ *Ibid.* / Genèse 1.13 « Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut le **troisième jour**. », *La Sainte Bible*, p. 9 ; Genèse 1.23 « Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut le **cinquième jour** », *ibid.*, p. 9 ; Genèse 2.3 « Dieu bénit le **septième jour**, et il le sanctifia, parce qu'en ce jour il se reposa de toute son oeuvre qu'il avait créée en la faisant. », *La Sainte Bible*, p. 10.

au « contrat naturel de symbiose et de réciprocité où notre rapport aux choses laisserait maîtrise et possession pour l'écoute admirative, la réciprocité, la contemplation et le respect¹⁸ » du Vivant. Il se tisse d'emblée une relation, à la limite maternelle entre la poétesse et cet espace.

Suivant la cosmogonie amérindienne qui établit un continuum entre les êtres et les choses, la poésie de Rita Mestokosho procède d'une relation apaisée avec les forces obscures :

Ma pensée est intimement liée à la Terre
De ses entrailles, j'ai goûté à la vie.

Elle m'a plongée dans les eaux profondes de son sein maternel pour que je sente les battements de son cœur, même lorsque je dors. (Mestokosho. *Comment, op. cit.*, 38.)

Dans cet extrait, toute la majesté (voire la majuscule) revient à la « Terre ». Celle-ci est à l'honneur. La poétesse, en plus de se blottir en elle, fait de Gaïa un être à part entière. Nous sommes dans le registre de l'hymne. Plus nous avançons dans la lecture du recueil, plus nous nous rendons compte qu'elle se confond avec la Terre nourricière. En réalité, la valse des allitérations en [m] et en [s], conjuguée avec l'assonance en [é], confère au poème une quiétude mêlée de lyrisme. Il se dégage de ce passage un ravissement sans fin comme nous le remarquons dans le vers 3, dont la longueur significative se prolonge dans le vers qui suit. Cet allongement-enjambement suit la lente trajectoire des « eaux¹⁹ ». Nous retrouvons, à ce sujet, la sémantique bachelardienne de la rêverie poétique, du nid²⁰ et de la cave comme lieux de refuge. Ce lexique du secret se veut, entre autres, révélation de l'innocence première qui dessine les contours de l'Intimité :

Dans son acception courante, l'intimité relève du soi et du cercle familial. Il est de l'ordre du plus proche du sujet. Il est, tout particulièrement, ce territoire à partir duquel le sujet mesure à la fois son identité et sa disponibilité à l'égard du monde, ce territoire dont il module de manière autonome la nature hospitalière comme nous en trouvons, par exemple, une indication dans l'expression « je l'ai accueilli dans mon intimité ». ²¹

Au regard de ce qui précède, le texte de Mestokosho rend bien compte de cette communion poétique qui vise à renouer le lien avec la Terre nourricière.

Dans un monde globalisé qui obéit à la loi capitaliste du profit, la protection des écosystèmes reste peu en vue. À quelque rares exceptions, bon nombre d'industriels ont du mal à saisir l'importance qu'il y a à promouvoir un développement durable pour le grand bonheur de l'humanité. Pour sa part, Rita Mestokosho fait de la préservation de la Nature son ultime cheval de bataille : « Ton message est celui de protéger la terre / Je la protégerai aussi longtemps que je vivrai avec elle » (Mestokosho, 15).

¹⁸ Michel Serres. *Le contrat naturel*. Paris : Éditions François Bourin, 1990, p. 67. C'est nous qui soulignons.

¹⁹ « L'eau est un lait dès qu'elle est chantée avec ferveur, dès que le sentiment d'adoration pour la maternité des eaux est passionné et sincère. », Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris : José Corti, 1942, p. 141.

²⁰ « Quelle est donc au fond cette image d'une eau laiteuse ? C'est l'image d'une nuit tiède et heureuse, l'image d'une matière claire et enveloppante, une image qui prend à la fois l'air et l'eau, le ciel et la terre et qui les unit, une image cosmique, large, immense, douce. Si on la vit vraiment, on reconnaît que ce n'est pas le monde qui est baigné dans la clarté laiteuse de la lune, mais bien le spectateur qui baigne dans un bonheur si physique et si sûr qu'il rappelle le plus ancien bien-être, la plus douce des nourritures. », Gaston Bachelard, *Ibid.*, p. 143 ; et pour le nid et la cave, voir Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris : Les Presses universitaires de France, 3e édition, 1961, 215 p.

²¹ Perla Serfaty-Garzon, *Chez soi. Les territoires de l'intimité*, Paris : Armand Colin/SEJER, 2003, p. 69.

Le futur simple de l'indicatif convoque un devenir qui s'inscrit dans la durée comme l'atteste l'adverbe temporel « longtemps ». Pendant qu'il est encore temps, la poétesse érige des poèmes-remparts²² contre l'exploitation abusive des ressources naturelles. Certainement, un jour, on en viendrait à la raréfaction, puis à l'épuisement. En attendant, il faut faire quelque chose pour anticiper le désastre planétaire :

N'enlève pas à la terre, son dernier souffle
Permits à notre mère de respirer
Et de voir ses enfants courir à bout de souffle
Dans la nature qui est ma protégée. (Mestokosho, 49)

Dans cette interpellation, se lit tout l'engagement de Rita Mestokosho. Elle écrit pour éveiller et sonner le glas, tout en insistant sur l'épiphore « souffle ». D'où la force de l'impératif de conseil, pour dire qu'elle sollicite une faveur par laquelle le destinataire profane comprendrait l'urgence écologique du moment. Nous retiendrons que toute existence humaine ou non humaine est pour elle sacrée. Il n'y a pas de réticence à la préserver voire à la respecter. Voilà qui résume, en dernière analyse, toute l'actualité du recueil *Comment je perçois la vie*. De par les questions qu'elle soulève, la poésie de Mestokosho nous touche et nous parle de toute manière.

Conclusion

En définitive, la relation entre le passé et le présent chez la poétesse innue Rita Mestokosho, s'investit dans une quête identitaire où le temps est le vecteur régulateur de vie. Entre usurpation, exploitation et assimilation, les Autochtones du Québec ont longtemps souffert de la dépossession de leurs terres. Étranger dans son propre Pays, l'Innu est devenu méconnaissable du fait de l'occidentalisation des consciences. Dans cet esprit, les écrivains voient dans l'écriture un lieu d'expression et de revendication de leur Être. Que peut encore la littérature ?²³ Pour Mestokosho, il est absolument indispensable d'écrire, de poétiser pour dire, en tant que tel, qui nous sommes. Ses poèmes se font le miroir de la culture autochtone. Comme nous l'avons souligné, sa poésie est révélation du Monde. De cette manière seulement, il devient possible de se réapproprier la Terre-Mère, de réactiver le contact poétique avec son environnement immédiat. La victimisation n'a pas de place chez elle. À celle-ci, elle préfère la lucidité et la confiance dans l'avenir. Elle prône donc le dialogue entre les peuples et, il aurait fallu jouer sur l'interférence linguistique pour donner plus de visibilité à son travail que ne manque pas de louer Le Clézio : « la poésie de Rita s'adresse à nous tous, où que nous soyons dans le monde, quelles que soient nos origines et notre histoire²⁴. »

Sébastien Aimé NYAFOUNA
Sorbonne Université

²² Hamidou Dia, *Les remparts de la mémoire*. Paris ; Dakar : Présence africaine, 1999, 72 p.

²³ Stéphane Audeguy et Philippe Forest (dir.), *Que peut (encore) la littérature ?* dans *La Nouvelle Revue Française*, n° 609, Gallimard Septembre, 2014.

²⁴ Jean-Marie Gustave Le Clézio « Epilogue », in Rita Mestokosho. *Comment je perçois la vie, Grand-Mère : Eshi uapataman Nukum. Recueil de poèmes en innu et en français, op. cit.*, p. 10.

Bibliographie

AUDEGUY, Stéphane et FOREST, Philippe(dir.). *Que peut (encore) la littérature ?* dans *La Nouvelle Revue Française*, n° 609, Gallimard Septembre, 2014.

BACHELARD, Gaston. *La poétique de l'espace*. Paris : Les Presses universitaires de France, 3e édition, 1961.

———. *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*. Paris : José Corti, 1942. BELLEMARE-

PAGE, Stéphanie, CHARTIER, Daniel et DUHAN, Alice(dir.). *Le lieu du Nord : vers une cartographie des lieux du Nord*. Québec : Presses de l'Université du Québec ; Stockholm : Université de Stockholm, 2015.

CHARTIER, Daniel. *Qu'est-ce que l'imaginaire du Nord ? : principes éthiques*. Montréal : Imaginaire-Nord, 2018.

———. & DÉSY, Jean. *La nordicité du Québec: entretiens avec Louis-Édmond Hamelin*. Québec: Presses de l'Université du Québec, 2014, avec 16 photographies de Robert Fréchette.

———. (dir.). *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)*. Montréal : Imaginaire Nord, Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord, 2008.

———. « Vers l'immensité du Grand Nord. Directions, parcours et déroutements dans les récits nordiques » in Rachel Bouvet, André Carpentier et Daniel Chartier (dir.). *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs : les modalités du parcours dans la littérature*. Paris ; Budapest ; Kinshasa [etc.] : l'Harmattan, 2006 p.

DÉSY, Jean & MESTOKOSHO, Rita. *Uashtessiu, lumière d'automne: chronique*. 1 vols. Col- lection Chronique. Montréal, Canada: Mémoire d'encrier, 2010.

DIA, Hamidou. *Les remparts de la mémoire*. Paris ; Dakar : Présence africaine, 1999. DORION, Hélène. *Sous l'arche du temps*. Paris : SNELA La Différence, 2005.

GATTI, Maurizio. *Littérature amérindienne du Québec. Écrits de langue française*. Montréal Québec : Hurtubise HMH, 2004.

———. *Être écrivain amérindien au Québec : indianité et création littéraire*. Montréal (Québec) : Hurtubise HMH, 2006.

———. & DORAIS, de Louis-Jacques (dir.). *Littératures autochtones*. Montréal (Québec) : Mémoire d'encrier, 2010.

GLISSANT, Édouard. *L'intention poétique*. Paris : Éditions du Seuil, 1969.

MAALOUF, Amin. *Le dérèglement du monde : quand nos civilisations s'épuisent*. Paris : Bernard Grasset, 2009.

MESTOKOSHO, Rita. *Comment je perçois la vie, Grand-Mère : Eshi uapataman Nukum. Recueil de poèmes en innu et en français*. Göteborg : Beijbom Books, 2010.

OUELLET, Pierre. *Poétique du regard : littérature, perception, identité*. Limoges : PULIM, 2000.

PERRAULT, Pierre. *De la parole aux actes : essais*. Montréal (Québec) : l'Hexagone, 1985.

RICŒUR, Paul. *Temps et récit. Tome I. L'intrigue et le récit historique*. Paris : Éd. du Seuil, 1983.

SENGHOR, Léopold Sédar. *Liberté V : Le Dialogue des cultures*. Paris : Éditions du Seuil, janvier 1993.

SERFATY-GARZON, Perla. *Chez soi. Les territoires de l'intimité*. Paris : Armand Colin/SE- JER, 2003.

SERRES, Michel. *Le contrat naturel*. Paris : Éditions Français Bourin, 1990.

TODOROV, Tzvetan. *La conquête de l'Amérique : la question de l'autre*. Paris : Éd. du Seuil, 1982.

WESTPHAL, Bertrand. *La géocritique : réel, fiction, espace*. Paris : Les Éditions de Minuit, 2007.

WHITE, Kenneth. *Le plateau de l'albatros : introduction à la géopoétique*. Paris : Grasset, 1994.

———. « Petit album nomade » in Alain Borer et al. *Pour une littérature voyageuse*. Bruxelles : Éditions Complexe, 1992, pp. 167-196.

———. *L'esprit nomade*. Paris : Librairie générale française, 2008.